

ÉLOGE DE LA BANALITÉ

D'aucuns recherchent l'accord rare, l'harmonie précieuse, le système nouveau. Je ne suis pas de ceux-là — je n'en tire ni honte, ni gloire — je constate simplement un fait: il y a des musiciens qui ont créé leur syntaxe, d'autres ont assemblé dans un ordre nouveau des éléments déjà connus, voilà tout. Si je ne craignais d'avancer des exemples illustres dans un article où je vais parler de moi-même, je citerais: Wagner, Debussy, Ravel, Strawinsky, Schoenberg, dans la première catégorie; pour les autres: Haydn, Schubert, Liszt, Mozart, surtout Mozart.

Comme on le voit, la singularité du langage est une conquête moderne. Je sais bien qu'on m'objectera que le temps évalue les plus neuves audaces et nivelle pour nos oreilles insatiables les découvertes des classiques. Qu'il me soit permis de répondre que ce n'est pas une règle générale; qu'en dépit de deux siècles, les hardiesses de Buxtehude sont toujours strictement personnelles à ce maître, alors que nombre des harmonies de Mozart sont déjà éparses chez Haydn, Jean-Christophe Bach, et Dieu sait pourtant que Mozart demeure le plus grand.

À notre époque, où l'on veut du neuf à tout prix, le goût du système s'est introduit aussi bien en peinture qu'en musique avec une rigueur qui menace de devenir promptement caduque.

On a rendu nos oreilles tonales ou atonales, rythmiques ou eurythmiques, à tel point qu'on entend une musique à l'exclusion d'une autre. Schoenberg est le grand responsable de cette manière de schisme — je l'admire mais redoute ses sorcelleries. Alban Berg est un poète et Dieu merci la poésie se glisse partout. C'est pourquoi il touche plus aisément les oreilles latines. Je me demande cependant si parallèlement à ces musiques dogmatiques il n'y a pas place pour une musique qui se préoccuperait plus de l'esprit que de la lettre. Déjà, en peinture, Christian Bérard, Salvador Dalí, fuyant le cubisme propre au seul génie de Picasso, reviennent à la vision réelle de l'objet, transposée par leur seule sensibilité.

En musique, Igor Strawinsky, comme toujours le plus grand, laissant à d'autres le culte du bizarre, issu inopinément d'une partie de son œuvre, atteint à la perfection toute blanche, toute pure, celle d'un Racine, dans sa dernière œuvre: *Perséphone*.

Je rends grâce à Markevitch de créer un univers sonore tout neuf avec la composition d'orchestre d'un classique. Voilà à mon sens la voie la plus large, la plus vivante pour la musique, à l'heure actuelle.

Certains diront que je prêche pour mon saint, mais peut-on être impartial quand on crée soi-même ?

J'admire sans réserve cette phrase de Picasso: « L'artiste véritablement original c'est celui qui n'arrive jamais à copier exactement. »

Pourquoi chez Schubert une simple inflexion de la ligne mélodique annexe-t-elle d'un coup un *Ländler* anonyme, pourquoi une disposition

d'orchestre identique à celle de Jean-Christien Bach devient-elle tout à coup du Mozart ?

Avoir peur du déjà entendu est bien souvent la preuve de l'impuissance.

J'ai pris depuis longtemps mon parti de mettre dans le même sac l'harmonie rare et la cadence vulgaire. On ne peut pas se nourrir éternellement d'ailerons de requins, de nids d'hirondelles, de laitances de carpes et de confiture de roses.

Je hais également la cuisine synthétique, le parfum synthétique, l'art synthétique — je veux de l'ail dans mon gigot, un vrai parfum de rose, une musique qui dise bien ce qu'elle veut, même si elle doit parler gras. Je loue la banalité, eh « oui pourquoi pas », si elle est voulue, sentie, truculente, et non pas une preuve de déficience.

Espana n'est pas péjorativement banal car Chabrier y allait franc jeu. Combien par contre de ces fugatos contemporains (je ne parle pas, bien entendu, de ceux d'Hindemith que j'admire profondément) sont d'une banalité pédante, la pire, en dépit d'une dissociation inévitable de tons, d'un grand effort d'instruments à vent, d'un modernisme déjà périmé.

Dans son *Art poétique*, Max Jacob a écrit : « Les auteurs qui se font obscurs pour forcer l'estime obtiennent ce qu'ils veulent et pas autre chose », plus loin : « Il y a une pureté du ventre qui est rare et excellente. » C'est en me référant à ces deux maximes que j'ai composé le *Bal masqué*, cantate profane sur des poèmes du même Max Jacob.

C'est mon tribut le plus spontané à la banalité et c'est à cause de son exécution ce mois-ci à Genève que j'ai pris ce thème de digression, non pour me disculper mais pour mieux m'expliquer.

Dans une atmosphère familière et qui fleurit la banlieue parisienne, nous avons, Max Jacob et moi, promené une manière de carnaval au cours duquel une amoureuse, prétentieuse et inassouvie, M^{lle} Malvina, donne la main à une monstrueuse dame aveugle qui, vêtue d'une robe de peluche, se grise avec son beau-frère.

Tous ces personnages, aperçus par quelque fenêtre d'un « chalet coquet » sur les bords de la Marne, nous avons essayé de les ramener à une optique plus universelle en les grossissant exagérément.

Un *Air de bravoure* qui découle du *Preamble* entraîne dans une chimérique galopade ceux qui veulent bien chevaucher sans contrôle ces mots enchaînés par la simple fantaisie.

Un vieillard violent et obtu, « réparateur de vieux automobiles », clôt cette galerie d'étranges portraits auxquels des interludes instrumentaux servent de cadre. Max Jacob et moi avons recherché, avant tout, le rire franc, le rire issu de la surprise, voire même de la stupeur, et non ce sourire ironique, pincé, logique, dit « supérieur », cher aux amateurs d'esthétique rare.

L'avenir se chargera de dire si la banalité nous a trahi. Nous espérons en tout cas dans cette offrande à une déesse méconnue ne pas avoir manqué à l'idée que nous nous faisons d'elle.

FRANCIS POULENC.